

« Il faut une vision, pas un machin politique »

Un euro investi dans la culture en rapporte deux, souligne le romancier Vincent Engel : la Belgique doit miser sur l'art de bousculer les esprits.

ENTRETIEN

Opéra de la Monnaie à la diète, projet du Musée d'art contemporain de Bruxelles enterré, Musée Fin de Siècle menacé un an à peine après son ouverture, ballet en crise... la Belgique a vécu un séisme culturel en 2014. Vincent Engel persiste pourtant à espérer de l'avenir. L'auteur de *La vie malgré tout* et de *La peur du paradis* n'aime pas les idées étroites. C'est un esprit ouvert sur le monde. Romancier, essayiste, dramaturge, professeur à l'UCL et à l'Hecc, chargé de mission pour Franco Dragone, il défend la nécessité d'investir dans la culture pour renforcer la démocratie et doper l'économie.

La culture apparaît souvent comme une dépense superflue.

C'est un réel handicap au rayonnement de nos artistes et de nos créateurs ?
Il existe dans ce pays une forme de méfiance à l'égard de la culture. On a tendance à penser que la qualité d'un artiste se mesure à son insuccès ! C'est vrai dans tous les domaines de l'art, à l'exception peut-être relative de la chanson et de la bande dessinée. Ce mépris pour la culture vient d'abord d'en haut. Le pouvoir politique porte une responsabilité majeure dans cette perception du public, parce que la culture est regardée comme quelque chose d'inutile a priori, de superflu. En période de vaches maigres, c'est un des secteurs jugés les moins essentiels au maintien du bien-être. Pourtant le lien entre la culture et l'économie d'un pays est plus fort qu'on ne le croit. Des études récurrentes montrent qu'un euro investi dans la culture en rapporte plus de deux. La culture génère donc des pro-

fits et de l'emploi. Elle a des répercussions positives sur l'économie, mais pas seulement. C'est aussi, avec l'enseignement, un des piliers fondamentaux de la démocratie. Raboter les budgets de la culture, comme on le vit actuellement en Europe, c'est se condamner à la médiocrité. Et la médiocrité tue la démocratie à petit feu. Elle alimente la montée des populismes. La culture est un moyen de comprendre qu'il n'y a pas de réponses simples aux questions complexes, que les gens ne ressemblent pas aux clichés réducteurs que l'on en fait. En Belgique, si l'on continue dans cette voie, on ne parlera bientôt plus des Flamands et des Wallons, mais des Brabançons du Sud et des Brabançons du Nord, puis de ceux de l'Est ou de l'Ouest !

En période d'austérité budgétaire, n'est-il pas normal d'économiser aussi sur les dépenses culturelles ?

Il faut contrôler les déficits : c'est, nous dit-on, la seule manière pour le pays de s'en sortir. D'accord, mais cette austérité plombe surtout la classe moyenne. Alors élevons le débat : c'est justement la classe moyenne qui peut se permettre la culture. Sans classe moyenne, il n'y a pas de démocratie. On dit que la démocratie passe par trois mots-clés : liberté, égalité, fraternité. Montesquieu préférerait, pour le troisième mot, la frugalité,

plutôt que la fraternité. La frugalité, c'est le cœur du débat de la société actuelle. C'est l'idée selon laquelle, s'il est normal que certains gagnent plus que d'autres, il faut veiller en même temps à ce que l'écart ne devienne pas excessif. Où est le bon sens, en effet, quand certains touchent un million d'euros par mois, l'équivalent de mille fois ce que gagne leur employé de base ? Cela va au-delà de toute mesure.

Le privé ne pourrait-il pas prendre le relais des pouvoirs publics dans l'investissement culturel comme aux

Etats-Unis ou en Chine ? La culture doit-elle forcément être subsidiée ?

Le défi ne se pose pas en ces termes. La vraie question, c'est d'amener les gens à la culture. Le contrat de nos grandes institutions culturelles comme la Monnaie, le

Théâtre National, le KVS, Bozar, Ars Musica,... ce doit être de communiquer le goût de la culture au plus grand nombre. Pour cela, il faut donner du plaisir. Rentrer dans une œuvre artistique ne va pas de soi. Si les salles de spectacle ou d'exposition sont vides, ce n'est pas nécessairement parce qu'elles manquent de subsides ou que les œuvres ne sont pas bonnes. C'est sans doute parce que les gens ont une méfiance vis-à-vis de la culture. La culture est quelque chose qui nous bouscule dans nos certitudes, qui nous pousse à prendre le risque de changer notre regard sur le monde. Elle propose des choses qui peuvent parfois décevoir, mais le fondement de l'art, c'est d'abord de nous apprendre à nous mettre en danger.

La secrétaire d'Etat N-VA, Elke Sleurs, en charge des institutions scientifiques et culturelles fédérales, ne veut pas du projet de nouveau Musée d'art

contemporain de Bruxelles dans le garage Citroën de la place de l'Yser.

C'est un manque de vision politique ?
Le bâtiment Citroën est exemplaire. Il dégage une magie positive. Ce pouvait être un incitant magnifique. Ce qui

manque à Bruxelles, c'est un musée comme le Moma de New York, où se bousculent les amateurs d'art pointu comme les jeunes, un musée qui soit autre chose qu'un cimetière du passé. Mais un bâtiment seul ne suffit pas. Il

faut aussi faire les bons choix artistiques. Il faut une vision et pas un machin politique ! Ça ne va pas de soi d'aller au spectacle ou au musée. C'est quelque chose qu'il vaut mieux apprendre très tôt, parce qu'il est plus difficile de surmonter les préjugés à l'âge adulte. Le musée ou le théâtre, ça n'entre pas dans une tablette ni dans un smartphone. L'exigence artistique est quelque chose de non piratable par essence. On peut filmer un spectacle de Franco Dragone, mais ça ne rend rien la dimension physique de la performance. Comme la photo du tableau de Guernica de Picasso ne permet pas du tout de ressentir la force de l'œuvre. La culture implique une prise de risque et, dans la société actuelle, on a trop souvent l'impression aujourd'hui que tout le monde pétoche à 100 % ! ■

Propos recueillis par
DANIEL COUVREUR

Vincent Engel

Prix Rossel des jeunes en 2001 pour *Retour à Montechiarro*, Vincent Engel est né à Bruxelles en 1963. Ce prof de littérature et d'histoire contemporaine a foi dans l'intelligence pour remède à l'intolérance. En 2014, il a publié *Les diaboliques* et décroché le prix Pôle d'or du mérite culturel pour l'ensemble de son œuvre, riche d'une dizaine d'essais et d'une vingtaine de romans, de pièces ou de nouvelles.

« L'art est là pour nous faire apprécier nos différences »

En 2014, Franco Dragone, le scénographe louviérois, est devenu le plus grand ambassadeur de la culture belge à l'étranger. L'empereur de l'immobilier, Wang Jianlin, lui construit des salles sur mesure. Conseiller et chargé de mission pour Franco Dragone, Vincent Engel voit dans cette expérience, l'illustration du fait que la culture doit se mettre en danger pour rayonner. « Très peu d'artistes au monde sont capables de travailler sur ce genre de projets, qui réclament des investissements gigantesques pouvant atteindre les 300 millions de dollars. Des shows de cette ampleur ne peuvent être rentabilisés qu'à Las Vegas ou à Macau. Là, Franco Dragone vient d'inaugurer une salle à Wuhan, une ville de quinze millions d'habitants. L'avantage de Wuhan, c'est qu'il n'y a pas de concurrence. L'offre culturelle reste à créer. Mais le pari est très risqué. Pour rentabiliser le projet, il faudra attirer 20.000 spectateurs par semaine ! C'est aussi la première fois qu'on monte, en Chine, un spectacle qui n'est pas lié à l'industrie du casino. Le public local n'est pas encore habitué à faire la démarche d'aller voir un spectacle. »

Au contraire de ce qui se passe aujourd'hui en Belgique, le monde politique chinois fait clairement le pari de la culture comme un outil de développement économique. « Wang Jianlin est la plus grosse fortune chinoise avec Jack Ma, le patron d'Alibaba, le géant asiatique de l'e-commerce. Ces hommes d'affaires se doivent d'être exemplaires dans leur démarche. Il y a une grosse pression politique derrière. Le pouvoir leur donne accès à des marchés, en échange du soutien au développement culturel du pays. L'Occident est toujours prêt à donner des leçons de démocratie partout et, en même temps, nous sommes en train de tuer notre démocra-

tie en ne mettant pas suffisamment la priorité sur le développement culturel. La santé ou les infrastructures sont des éléments importants de la vie d'une société, mais un gouvernement doit avoir pour mission essentielle d'investir dans la culture en découplant ce budget des impératifs de rentabilité immédiate. En Chine, le président a décrété que le pays devait passer du statut de premier copieur du monde, à celui de plus grand innovateur de la planète. Et pour y parvenir, le pays investit massivement dans la culture et l'enseignement. »

Pour Vincent Engel, la culture est aussi un moyen de dépasser les clivages communautaires et linguistiques. Si la Belgique parle flamand, français et un peu allemand, du mandarin au cantonais, au wu, au gan, au hakka, au min ou au xiang, la Chine compte sept langues majeures.

« La langue induit clairement un rapport au monde différent, mais la culture sert à nous ouvrir aux autres en modifiant notre rapport au réel. Elle nous permet de nous divertir, de rêver. Nous en avons besoin parce que le quotidien a souvent quelque chose d'effrayant. L'art est là pour décupler notre imaginaire, nous faire apprécier nos différences. Attention toutefois à la frustration de la soumission de la culture à l'économie, très présente à notre époque et source d'insatisfaction permanente. Il y a pour moi une singularité belge due à la différence de langues, de folklore et de traditions. Il existe des spécificités flamandes et francophones indéniables, mais si on reste enfermé là-dedans, on ne remplira jamais le contrat de la politique culturelle. Ces différences doivent nous servir à mieux comprendre le monde extérieur sinon elles n'ont aucun intérêt. » ■

Da.Cv.

Attention à la frustration de la soumission de la culture à l'économie très présente à notre époque